

De la géographie et de l'architecture

Home, de Toni Morrison, Traduit de l'anglais par Christine Laferrière, Christian Bourgois éditeur, 151 p.

Ariane Gibeau

Number 246, Fall 2013

Actualité de *Parti pris*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70160ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gibeau, A. (2013). Review of [De la géographie et de l'architecture / *Home*, de Toni Morrison, Traduit de l'anglais par Christine Laferrière, Christian Bourgois éditeur, 151 p.] *Spirale*, (246), 79–80.

des apartés et des digressions rend avec justesse la rêverie mémorielle que le passager d'un bus éprouve quand son esprit balotte au diapason de son corps tout long d'un trajet qu'il pratique depuis longtemps. Le ron et le ronron du moteur, son bruit continu, mais renflé par intervalle, frappant sans relâche son oreille et ses sens, suppléent alors aux mouvements internes que la rêverie éteint en lui, et suffisent à lui faire sentir avec plaisir son existence et la présence de Paris sans prendre la peine d'y penser³. La ville-texte, et Louise Michel⁴ sait si les rues de Paris fourmillent de signes qui se prêtent à cela, est lue à travers les vitres, entendue dans ses mots et ses cris, afin d'être réécrite en vers. Ces derniers naviguent entre les trois temporalités que

conjuguent le voyage : le présent des sensations, l'imparfait de l'habitude, le passé composé de la ville d'hier et de la ville qui défile. Le tout est placé sous l'enseigne d'un jeu d'interaction permanente que souligne la finale de l'ode, une fois arrivé à Porte de Montempoivre, terminus de la ligne 29 : « *Et si j'allais jouer ? le voyage fut long // Pour me récompenser d'un effort méritoire // Rien de tel. Et je cherch' dans mon sac à tatong // Deux raquettes et quelques balles de ping pong*⁵. » À l'heure de la militarisation des espaces urbains, de l'évidement des centres, de la mise en place de nouvelles formes de ghettoïsation sociale, à l'heure où des révoltes populaires au Brésil, en Turquie et ailleurs naissent à la suite d'une mainmise sur la ville qui

s'exprime par des spéculations immobilières, des interdictions de circuler et des expropriations honteuses, des textes tels ceux de Konopnicki et de Roubaud attestent qu'il n'est pas d'urbanité, ou d'humanité, c'est tout un, quand la liberté d'inventer et de voyager sa ville n'est pas garantie à tout citoyen.

1. Le mot est de l'auteur.
2. Une première version du recueil a paru à la fin de l'année 2012. Les Éditions Attila en sortent une nouvelle édition revue et modifiée et par l'auteur et par l'éditeur.
3. *NDLA* : cette phrase est à quelques mots près de Jean-Jacques Rousseau.
4. *NDLA* : S'il le désire, le lecteur religieux remplacera ici « Louise Michel » par Dieu. Chacun ses idoles.
5. Une note spécifie qu'il existe une table de ping-pong en faux marbre à deux pas du terminus.

De la géographie et de l'architecture



PAR ARIANE GIBEAU

HOME

de Toni Morrison

Traduit de l'anglais par Christine Laferrière
Christian Bourgois éditeur, 151 p.

Elles sont immenses, solitaires, abandonnées et hantées, souvent dévastées. Elles sont lieux de création et de résistance, mais aussi de fureur et de destruction. Elles ont à leur tête des femmes puissantes et redoutables, des mères « extrêmes » qui violentent, agressent et tuent leurs enfants. Elles portent en elles le souvenir d'hommes absents et errants. Les maisons qui nourrissent l'univers romanesque de Toni Morrison sont des constructions sur lesquelles s'édifient chaos et tragédies. Bâtir une maison, chez Morrison, c'est saccager ou faire mourir quelque chose. Et *habiter*, c'est vivre en déraciné : la maison morrisonienne, qui devrait garantir protection et sécurité, qui devrait incarner la principale connexion « *entre le soi et le monde* » (Morrison,

Étranger chez soi, Christian Bourgois, 2006) n'est, paradoxalement, qu'un lieu supplémentaire de dépossession. Elle renvoie à ses habitants une image précise : celle de leur perpétuel statut d'étranger.

Ce regard complexe sur les concepts de « chez soi » et, justement, « d'étranger », sur l'appartenance et la marginalisation des Noirs américains dans un monde raciste et sexiste, Morrison le porte depuis maintenant quarante ans dans son œuvre romanesque comme dans son travail de professeure et d'intellectuelle. Le véritable chez-soi, avance-t-elle dans la conférence *The Foreigner's Home* (traduite sous le titre *Étranger chez soi*), n'est pas nécessairement un abri ou une construction architecturale : c'est d'abord et avant tout la langue et le

corps. La maison, il faut la quitter et dépasser ses étroites frontières si on veut un jour y revenir et appartenir à sa communauté : « *la revendication d'un territoire sans limites [constitue la] représentation des désirs de l'exilé et du désespoir de l'isolé* ».

Home, le dixième roman de Morrison, semble constituer l'aboutissement (ou plutôt le condensé) de ce travail de réflexion. En 1952, Frank Money, vétéran de la Guerre de Corée, tente de reprendre sa vie en main, hanté par les souvenirs du champ de bataille et la mort de ses deux meilleurs amis. Il a reçu une lettre dont l'objet est sans équivoque : « *Venez vite. Elle mourra si vous tardez.* » « *Elle* », sa jeune sœur Cee, a été rendue stérile par les traitements d'un médecin eugéniste et Frank doit traverser

les États-Unis pour se rendre à son chevet. Voilà le prétexte idéal pour aborder le racisme du monde militaire, la ségrégation et le maccarthysme, pour parler, comme l'a souvent répété Morrison en entrevue, des « vraies » années 1950, celles qu'on efface pour mieux se souvenir de Doris Day ou de l'arrivée de la télévision et des réfrigérateurs rutilants dans les maisons de banlieue.

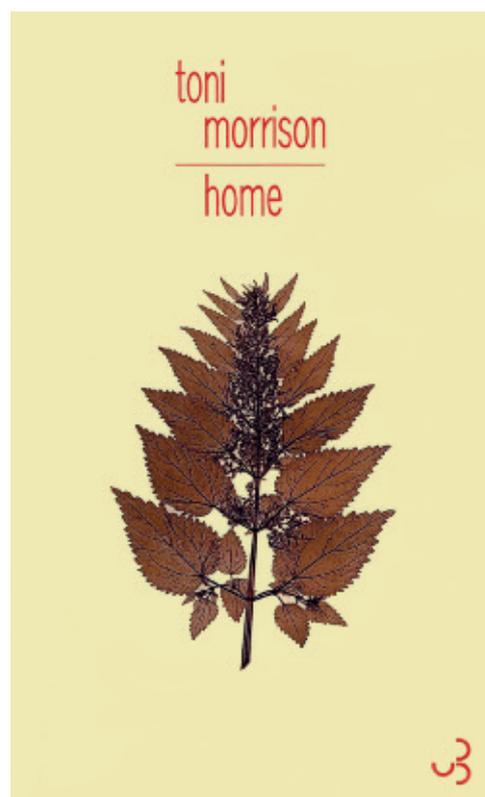
ÉTRANGÈRES CHEZ ELLES

Money ressemble à tous les personnages masculins de Toni Morrison : traumatisé, nomade, sans attaches. À la question « D'où viens-tu ? », il répond : « Ah, mon vieux. La Corée, le Kentucky, San Diego, Seattle, la Géorgie. Tu dis un lieu, j'en viens. » On s'attend dès lors à lire un *road novel* de la ségrégation, intimement marqué par le racisme ambiant et l'impossibilité, pour un Noir, d'aller où bon lui semble. Un long voyage commencé en Corée pour finir dans le Sud états-unien. Frank reçoit justement, au début de son périple, le livre de Green, un guide touristique à l'usage des Afro-Américains : une liste d'églises, d'auberges et d'hôtels prêts à accueillir les voyageurs de couleur en toute sécurité. Évidemment, Frank ne mènera pas sa quête seul. Fidèle à des habitudes maintenant attendues, Morrison a choisi une structure narrative complexe, polyphonique, dans laquelle trois femmes, l'une après l'autre, tentent vainement d'habiter une nouvelle maison, d'inscrire leur existence dans un nouvel espace. Le passage d'un lieu à l'autre, ce sont elles qui l'incarnent dans un texte qui fait lui-même office de route sinueuse : chaque histoire, chaque chapitre constitue en quelque sorte un nouvel arrêt. Cee, la jeune sœur de Frank, s'est mariée trop tôt et a rapidement été abandonnée. Devant l'urgence de gagner sa vie, elle trouve un emploi chez le Dr Beaugard Scott, qui profite de sa naïveté et de sa vulnérabilité : « Cee adorait son travail : la belle maison, le gentil docteur et le salaire [...] À présent, elle examinait de près les ouvrages médicaux, tout en passant le doigt sur certains titres : Hors de la nuit. Ce doit être un roman policier, se dit-elle. Puis Le Déclin de la grande race et, à côté, Hérité, race et société. Elle songea combien son instruction était limitée et se promit de trouver le temps de lire sur "l'eugénisme" et de comprendre. Cet endroit était agréable et sûr, elle le savait ». Lily, la nouvelle copine de Frank, fulmine encore de n'avoir pu acheter la maison de ses rêves dans un quartier réservé aux

Blancs : « *Aucun bien transmis par le présent acte ne devra jamais être utilisé ni occupé par aucun Israélite ni aucun individu de race éthiopienne, malaise ou asiatique, à l'unique exception des employés de maison.* » Et Lenore, la deuxième femme du grand-père de Frank et Cee, a fui l'Alabama après l'assassinat de son premier mari : « *Il était propriétaire d'une station d'essence. Un homme adorable. C'était atroce, atroce, qu'il ait été tué d'une balle par quelqu'un qui voulait ou lui enviait sa situation. Le mot laissé sur son torse disait : "Fous le camp. Tout de suite."* » Souhaitant reconstruire sa vie et rénover une vieille maison avec son nouveau mari, elle voit sa tranquillité troublée lorsque la famille de ce dernier débarque sans prévenir, elle-même chassée de chez elle par les Blancs : « *Son refuge était anéanti.* » La jolie formule « Étranger chez soi » trouve dans *Home* d'intéressants échos : les personnages sont tous abandonnés, déracinés, en quête d'un nouveau lieu auquel appartenir.

DIRE SANS DIRE

Vient un moment où on se demande : ce livre est-il le dernier ? Morrison a maintenant plus de 80 ans et *Home* constitue un abrégé de ses thèmes et ses formes de prédilection. Tout y est : les épisodes d'intense violence, la structure narrative enchâssée, la multiplicité des points de vue et des voix. Le récit de Frank, à la première personne, se juxtapose à ceux de Cee, Lily et Lenore, eux à la troisième personne, signe d'une continuité parfaite avec la forme de *A Mercy* : ce dernier roman proposait, lui aussi, la quête spatiale d'un personnage avec, en arrière-plan, les récits de colons expatriés et laissés-pour-compte. Le résultat, toutefois, n'est pas à la hauteur : la langue dépouillée et les phrases brèves, seules nouveautés d'un roman qui sent le réchauffé, paraissent surfaites, empruntées : « *Les femmes mettaient en pratique ce que leur avaient enseigné leurs mères durant cette période que les riches appelaient la Grande Crise et eux, la vie.* » Les stratégies narratives qui ont fait la renommée de la romancière (l'esthétisation de la violence et la façon de dire l'horreur avec grâce et harmonie, par exemple) tombent ici à plat. La langue



lyrique et baroque, celle qu'on retrouvait en contrepoint des intrigues graves et terrifiantes de *The Bluest Eye*, *Sula* ou *Beloved*, est remplacée par une extrême concision qui dérange, qui étonne à tout le moins.

Derrière cette grande économie de moyens, on sent néanmoins un projet qui relève justement de l'aboutissement : Morrison troque une narration traditionnellement opaque et détachée (Pierre Bourdieu avait parlé, en 1998, d'une posture « engagée-dégagée ») pour la brièveté. Peut-on y voir, tout simplement, une nouvelle façon de retenir l'information, d'exciser le texte, de mettre des événements en scène sans prendre parti et de révéler, sans en avoir l'air, la violence et les conflits ? Car *dire sans dire*, voilà bien le projet littéraire morrisonien. Depuis *The Bluest Eye*, en 1970, la romancière nous a habitués à des ellipses narratives qui exacerbent la puissance des intrigues dépeintes. De ce point de vue, le virage langagier de *Home* n'a rien de surprenant : Morrison coupe et dépouille pour mieux rendre à son paroxysme la brutalité d'une époque. Si le résultat est mitigé, les intentions sont audacieuses : la « *diva en dreadlocks* », comme se plaisent à la nommer certains critiques en manque d'extravagance, poursuit sa route et continue de se réinventer. †